

EXTRAIT II

Lucillius alla rendre un culte au temple en l'honneur de l'empereur avant de se rendre au sanctuaire de Mithra en compagnie d'une partie de ses hommes. J'ai su, bien des années après, que ce fut le dernier hommage qu'il rendit à ce dieu solaire. Il pénétra dans la crypte sans fenêtre où la lumière du soleil n'entrait jamais.

Je pense qu'il y déposa une offrande lors du banquet commémorant le repas que le dieu aurait pris avec le soleil avant de personnifier lui-même le Soleil Invaincu. Et je crois qu'il pria pour recevoir la force de Mithra, afin de vaincre et de ramener l'ordre. Mais ce mot, pour la première fois, lui laissa un goût amer. L'ordre... mais à quel prix ? Mithra avait ramené l'ordre et la fertilité dans un monde stérile et chaotique. C'est ce que racontait la légende. C'est aussi ce que Caius Lucillius souhaitait ardemment. Pourtant, il n'éprouvait rien de cette folie qui s'empare de tant de soldats au moment de marcher contre l'ennemi. Le goût du sang ne lui était nullement agréable. C'était un mal nécessaire, rien de plus. Or cet empereur colérique pouvait-il être réellement le bras de Mithra ? Serait-ce un sauveur ou un fou de guerre ambitieux ? Dans l'obscurité du temple, Lucillius douta du Soleil. Il en sortit sans avoir reçu la conviction qu'il attendait. L'astre, au-dehors, lui brûla les yeux. La terre qu'il foulait n'était pas un pays mythique fait de symboles et de mystères. C'était une terre faite de poussière, de roc et de forêts, une terre où des hommes essayaient simplement d'être heureux. Son glaive avait-il le pouvoir de mettre à mort le mythique taureau blanc pour restaurer ce monde perdu ? Il en doutait. La ferveur l'avait quitté peu à peu au fur et à mesure que ses convictions vacillaient. Les dieux n'avaient plus le pouvoir de lui donner l'ardeur de la conquête. Il savait, en son for intérieur, que c'était l'amour de Rome et de sa terre qui faisait de lui cet officier de valeur que tous appréciaient. Une vague nausée s'empara de lui. Il se sentait vide, seul et privé de la lumière du Soleil Invaincu. Puisque les dieux se dérobaient, il marcherait comme un soldat, sans autre souci que celui de mener à bien la tâche que l'empereur lui confiait.

Alors que nous intercédions pour la paix et la justice, des soldats se joignirent à nous. Parmi eux, il y avait des chrétiens qui venaient de Thèbes en Egypte. Ils avaient rejoint une légion lors d'une campagne en Orient où ils s'étaient illustrés comme de vaillants combattants.

Mes enfants étaient intrigués par la peau foncée de ces hommes venus d'ailleurs. L'un d'eux, qui était officier, s'aperçut de la surprise qu'ils suscitaient. Il rassura les enfants, de sorte qu'ils se mirent à lui faire la fête et à grimper sur ses genoux.

– Est-ce qu'il y a des éléphants dans ton pays ? demanda Melissa qui se souvenait du récit de son père.

– Non, il n'y en a pas là d'où je viens. Mais on en trouve en terre africaine.

– Alors, tu vois, maman, qu'ils existent !

L'officier me sourit.

– On m'appelle Mauritius. Tes enfants sont de gentils curieux. Je les aime bien.

Nous avons passé des moments merveilleux ce soir-là à prier avec ces officiers. Nous partagions la même foi, la même ferveur, la même attente d'un royaume sans frontières humaines. Hommes ou femmes, riches ou pauvres, infirmes et bien-portants, tous pouvaient naître de Dieu, quelle que fût la couleur de leur peau, quelle que fût leur langue. L'empire romain qui revendiquait ce brassage de culture n'était qu'une pâle réplique, mais dépourvue de ce ciment d'amour qui nous unissait autour d'un Père unique.

Et c'est sans doute parce que l'empire avait besoin d'unité que l'empereur exigeait de nous un culte que nous ne pouvions pas lui rendre.

Maximianus, rentré avec ses troupes à Acaunus où se trouvait son camp, entra dans une colère terrible quand il apprit que les chrétiens d'Octodurus ne s'étaient pas présentés au temple pour le sacrifice. Les registres étaient formels. Les magistrats savaient qui n'avait pas obéi : il y avait les chrétiens et les rebelles. Il suffisait de peu pour confondre les deux.

Ainsi, Maximianus convoqua ses troupes. S'il fallait pacifier la Gaule entière, autant commencer tout de suite, là où la rébellion se manifestait par un refus de sacrifier aux dieux. Je crois

que Lucillius a tenté de plaider notre cause, mais il n'a rien pu faire devant la rage de son César. Les soldats prenaient fait et cause pour leur chef, clamant que si des hommes refusaient d'obéir, il fallait les écraser pour l'exemple.

J'ai su plus tard que Mauritius et ses soldats, des chrétiens pour la plupart, avaient refusé de lever les armes sur des innocents qui ne faisaient que témoigner leur fidélité à leur Dieu. Maximianus redoubla de colère, parce qu'il ne pouvait tolérer ce discours dans la bouche de soldats qu'il savait valeureux. Leur foi lui était insupportable.

– J'ai déjà vu les vôtres refuser l'obéissance à l'empereur au nom d'un Dieu qui est l'ennemi de Rome.

Mauritius a bien tenté de démentir cela. Certes, il arrivait qu'un chrétien s'oppose à un commandement de tuer quand l'ordre le forçait à donner la mort à des innocents, mais il arguait que l'empereur connaissait leur obéissance et qu'il n'y avait nulle raison de douter de leur allégeance.

– Alors tue ces rebelles chrétiens ! hurlait Maximianus. Les veines de son cou énorme s'enflaient sous l'effet de la colère. Il ne se maîtrisait plus tout à fait. On l'avait surnommé Hercules, ce qui n'était qu'à moitié flatteur. Les plus fins savaient que ce surnom cachait une moquerie envers cette force brutale dénuée de tempérance. Mauritius a gardé son calme. C'est ce que m'a raconté plus tard Lucillius. Son courage et celui des chrétiens de sa troupe fut exemplaire.

Ils exprimèrent leur respect à l'empereur tout en refusant d'accomplir un ordre contraire à la volonté de leur Dieu. L'empereur prit ce refus pour une mutinerie. Froissé dans son orgueil, il s'imagina que s'il ne réprimait pas durement ce qu'il prenait pour une contestation de son autorité, il perdrait la face à tout jamais. Il fallait que l'armée sache qui il était, et que la Gaule tremble devant sa puissance. Diocletianus n'aurait que faire d'un César affaibli.

Lucillius nous a raconté comment Maximianus fit avancer la troupe de ceux qu'on nomma par la suite les « Thébains ». Il appliqua la terrible sanction de la décimation qui n'avait plus court d'ordinaire, mais que sa colère lui avait inspirée. Un homme sur dix était tiré au hasard et mis à mort. Tandis qu'il faisait avancer les premières victimes, Lucillius détourna le

regard. A côté de lui, un homme leva les yeux vers la paroi rocheuse qui s'élevait telle une muraille imprenable dans leurs dos. En face, les sommets fermaient l'horizon pour toujours. Ils étaient la dernière vision que cet homme allait emporter dans la mort. Lucillius l'entendit murmurer des paroles étranges qu'il n'oublia jamais :

« Je lève les yeux vers les montagnes... D'où me viendra le secours ? Le secours me vient de l'Éternel, qui a fait les cieux et la terre. ».

Les hommes furent passés au fil de l'épée, un par un. Leurs corps tombèrent avec un bruit mat sur la dalle de pierre où la mort leur était donnée. Quand il en eut terminé, Maximianus réitéra son ordre. Les autres chrétiens, solidaires de leurs frères, maintinrent leur refus au nom de leur foi. Le soldat que Lucillius avait observé fut désigné pour être mis à mort. Il avança sans quitter des yeux les montagnes. Lucillius, intrigué, porta son regard sur le point que fixait cet homme, mais il ne vit rien d'autre qu'un roc désert. « Il n'y aura pas de secours pour toi », pensa-t-il. « Ton dieu est mort. » Pourtant, le soldat sourit comme si ses yeux avaient vu quelque chose d'invisible, quelque chose d'un autre monde tellement puissant que même une muraille de pierre ne pouvait dissimuler. Il offrit sa nuque sans une plainte, et son sourire ne se fana que lorsque son âme le quitta. Maximianus mit à mort ces hommes valeureux jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul de ces chrétiens en vie. Il possédait leurs corps, mais nullement leurs esprits. Que sont des ossements ? Rien de plus que de la poussière. Il n'y pas lieu de les garder comme des trophées, pas lieu non plus de les vénérer. Cependant, la conviction de ces hommes crie la puissance d'un Dieu qui s'est donné lui-même. Leur mort signait la défaite des empereurs incapables d'éteindre la vérité. Je n'ai jamais su combien moururent ce jour-là. « Beaucoup trop », m'a dit Lucillius. Leurs corps furent entassés près du rocher d'Acaunus où les habitants rendent un culte aux nymphes. Le sacrifice de ces soldats n'était utile ni pour les nymphes, ni pour les dieux, ni même pour l'empereur, mais il a témoigné du courage des chrétiens.

J'ai revu Lucillius le jour où un détachement revint à Octodurus pour punir ceux qui avaient refusé de sacrifier selon l'ordre

de l'empereur. Nous n'avions pas encore appris la mort de nos amis. Quand les soldats entrèrent dans les maisons, quelques-uns furent tués. Je me trouvais chez notre hôte avec les enfants lorsque la porte s'ouvrit brusquement. C'était Lucillius.

– Les soldats sont en ville. Ils viendront vous arrêter. Votre seule chance est de me suivre comme prisonniers. Faites comme si je n'étais pas votre ami, mais bien votre ennemi. Nous le suivîmes sans discuter, tandis qu'il nous emmenait en lieu sûr.

– Et Carvos, et Eutychus ? demandai-je angoissée.

– Où sont-ils ?

– Ils devaient se trouver chez Livius, je pense.

– Livius n'était pas chez lui. La maison était vide. C'est une chance pour lui. Tu ne sais donc pas où ils se trouvent ?

– Je l'ignore.

– Alors fasse ton Dieu qu'ils ne croisent pas la route des soldats ! Certains ont juré à Mithra de purger la terre de ces chrétiens.

Lucillius s'en alla. Je restai pétrifiée avec mes enfants, espérant que les soldats ne trouveraient ni mon mari, ni les autres.

Livius, Eutychus et Carvos étaient partis ce jour-là dans les montagnes afin de rencontrer une dernière fois Rufus. Ce dernier avait réfléchi suite à notre visite. Sa femme l'avait encouragé à déposer les armes, parce que, disait-elle, « il faut laisser à la chenille le temps de devenir un papillon. » Mais Carvos n'était pas tranquille, et plutôt que de passer la nuit dans la montagne, il avait tenu à revenir assurer notre protection.

Il atteignait la maison de Livius quand un soldat l'arrêta et le plaqua contre le mur, la pointe de son glaive sous sa gorge.

– Quel est ton nom ?

– Publius Adginnius Carvos.

– Tu es l'un de ces rebelles chrétiens ?

– Je suis chrétien, mais non rebelle.

– Tu mens ! Le jeune officier pressa son arme. Carvos...

Tu es d'ici ?

– Non. Je viens de Vesontio.

Carvos vit passer le doute sur le visage du soldat.

– Et ta famille ? Tu en as une ?

Il hésita. Il ne savait s'il valait mieux taire notre existence ou plaider notre cause.

– Je t'ai demandé si tu as une famille, répéta l'officier aux yeux durs.

– J'ai une famille. Une femme et des enfants. Tous sont innocents.

– Qui est ta femme ?

Carvos ne comprenait pas à quoi rimait cet interrogatoire.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Réponds ! Qui est ta femme ? Le regard était incisif, la tension extrême.

– Elle se nomme Eponina.

La main du soldat hésitait, comme si mon nom avait le pouvoir de décider de la vie et de la mort de Carvos.

– Qui es-tu, demanda-t-il ?

– Je suis Marcus Camillus. J'ai connu ta femme.

Carvos pensa qu'il allait mourir, quand l'homme retira son glaive de sa gorge.

– Tu mériterais que je te tue, dit-il, mais je ne peux pas lui faire ça à elle. Et ça m'ennuierait de faire de toi un de leurs martyrs. Où est-elle ?

– Je n'en sais rien. J'espère que tes soldats ne l'ont pas mise à mort.

Fin du deuxième extrait